

Invitation au Manoir

Le maître s'appelait Verlaine, comme le poète, sauf que c'était son prénom ; un prénom qu'il arborait avec une morgue presque insoutenable, comme s'il feignait d'oublier combien il était symbolique et peu commun, tout en se comportant avec une sorte de majesté sereine.

Julien s'était entiché de ce garçon lors d'une de ses escapades parisiennes : il l'avait rencontré à la galerie où il exposait ses toiles, lors d'un vernissage chargé de champagne et de mondanités où les deux hommes s'étaient découverts en quelques échanges nombre d'attraits communs. Ils s'étaient d'abord jaugés mutuellement, flairant chez l'autre à la fois la fibre artistique et une nature dominante, qu'ils avaient éprouvés dans une joute intellectuelle avant de sceller leur complicité naissante par une invitation à venir au Manoir lors d'une future séance.

Entiché c'était bien le mot, Julien n'avait plus que son nom à la bouche depuis quelque temps, Verlaine ceci, Verlaine cela, et depuis que celui-ci avait mis un pied au Manoir, il ne l'avait pas lâché d'une semelle. Il avait fait changer plusieurs fois le menu du dîner, incapable de se décider sur ce qui lui plairait le plus, l'avait fait asseoir à table au plus près de lui, et lui réservait naturellement la séance qui suivrait. Durant tout le repas, la conversation s'était faite légère et piquante ; Verlaine, lissant régulièrement du plat de la main sa chevelure brune liserée d'argent par endroits, discourait d'une voix grave, mesurée, où perçait

souvent une ironie tranquille, de son rapport au milieu littéraire et aux amabilités de façades qui en étaient le lot. Vêtu d'un jean collant au bleu très sombre et d'une chemise noire cintrée, il pouvait presque passer pour un miroir déformé de Julien, une version distanciée, plus posée, parfois goguenarde : mais ils se rejoignaient dans leur goût des belles choses, littérature, photographie, peinture et deux compagnes aux désirs qu'ils supposaient analogues.

Pierre s'était demandé justement si toute cette attention ne se résumait pas à l'attraction qu'exerçait sur Julien l'amie de Verlaine – Pierre n'osait pas la qualifier de soumise, vue son attitude – une jeune femme prénommée Anabel, si éthérée dans sa corolle de soie et de velours noir et mauve qu'on avait envie de l'effeuiller. De dix ans plus jeune que son compagnon, elle était aussi volubile qu'il se révélait tranquille, et laissait aller ça et là de grands yeux noisette, tordant parfois du bout des doigts une mèche de cheveux châtons laissés libres sur ses épaules. Pierre savait que Julien l'avait aussi rencontrée lors de ce vernissage, qu'elle lui avait été rapidement présentée, mais qu'elle était restée en retrait ce soir-là, absorbée dans une longue conversation avec d'autres personnes. Cependant, il lui avait rapporté avec un sourire de vampire gourmand qu'elle cherchait son maître, il l'avait senti en deux secondes. Pierre s'était contenté de sourire devant ce mélange d'assurance et d'excitation, toujours séduit par cet orgueil enfantin qui ne quittait décidément jamais son disciple.

Il s'amusait également de la colère et de la jalousie qui montaient chez Pauline comme le mercure dans un thermomètre affolé. Elle avait mangé presque en silence, lançant parfois des regards exaspérés quand

Anabel riait aux éclats ou devant l'empressement dont Julien faisait preuve vis-à-vis de Verlaine. Il fallait admettre qu'il y avait entre les deux hommes une vraie connivence intellectuelle ; peut-être comparaient-ils leurs égos démesurés en discutant littérature, ou fomentaient-ils à demi-mot un projet particulier pour ce soir. Conscient qu'il n'y avait pas de place pour lui dans cette équation, et soucieux de ne pas être un poids pour Julien, Pierre s'était retiré dans la bibliothèque dès la fin du repas pour lire en attendant la séance, quand les autres étaient restés à table, fumant et dégustant un verre d'alcool.

Vers vingt-deux heures, Julien fit son entrée, entouré de sa petite cour et suivi de Pauline qui se bouffait les lèvres pour se contenir. Le simple fait de garder les yeux baissés dans une attitude de soumission lui coûtait tellement qu'elle en transpirait, nuque et tempes emperlées lui donnant un teint fiévreux qui n'échappa pas à Pierre. Julien la surveillait de près, et chaque fois qu'elle faisait mine de développer un mouvement plus vif que l'autre ou de sortir de sa zone de contrôle, il la foudroyait du regard pour la remettre à sa place.

Le contraste était saisissant avec Verlaine, qui laissait Anabel batifoler autour de lui et pousser des « oh » et des « ah » en découvrant l'imposante série de volumes reliés en cuir qui recouvrait presque intégralement les murs de la bibliothèque, sous la mezzanine en bois. S'il restait en apparence impassible, on pouvait déceler dans l'œil de Verlaine une lueur d'intérêt vivace tandis qu'il suivait sa jeune compagne le long des rayonnages, en connaisseur. Elle se tournait parfois vers lui pour lui présenter une trouvaille plus intéressante que les autres, ajoutant qu'elle tuerait pour posséder une pièce semblable, puis

poursuivait avec ravissement son exploration de la collection et des raretés qu'elle recelait. Pauline la toisait avec mépris, forte d'un véritable instinct de possession, de la certitude que les volumes appartenaient à son domaine à elle, qu'elle les connaissait cent fois mieux qu'Anabel n'en aurait jamais le loisir. Elle ne comprenait pas pourquoi Julien s'obstinait à tolérer cette fille qui ne respectait aucune des règles du jeu.

Les deux couples ignoraient si bien sa présence que Pierre, sans bouger du profond fauteuil en velours rouge où il s'était installé pour lire, finit par tousoter pour se rappeler à leur attention. Julien se secoua, comme réveillé d'un songe, et murmura quelques mots à l'oreille de sa soumise. Celle-ci parut presque soulagée d'être autorisée à s'éloigner du petit groupe pour venir s'agenouiller aux pieds de Pierre.

— Ça va, Pauline ?

— Oui maître.

Elle avait dit « oui maître » avec autant de rage rentrée que si elle s'était épanchée en une bordée d'insultes, et Pierre se laissa aller à sourire. Il posa sa main sur les boucles châtain que la jeune femme avait tant bien que mal domptées en chignon, au-dessus de sa petite robe noire dont le décolleté plongeant découvrait une poitrine blanche, d'une rondeur exquise et prometteuse, qui donnait envie d'y glisser les doigts pour caresser ses mamelons, et peut-être les maltraiter un peu.

— Ne t'en fais pas, la rassura-t-il. Cela n'aura qu'un temps. Quand Julien en aura assez, il sévira avec l'intransigeance que tu aimes.

Elle se mit soudain à gigoter, comme dévorée par d'horribles démangeaisons.

— Parle, ordonna Pierre.

— Cette fille est insupportable, je ne sais même pas ce qu'il espère en tirer en séance.

— Tu es vraiment une indécrottable petite orgueilleuse, et jalouse qui plus est. Je te le ferai payer tout à l'heure.

Elle frémit et se recroquevilla à ses pieds, frappée par un frisson de terreur. Elle était pourtant loin d'imaginer ce qu'il avait l'intention de lui imposer.